

"En" est-il?

Autor(en): **Marnier, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **19 (1951)**

Heft 6

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569120>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rait assez qualifier. Je ne sache pas qu'il ait eu la fin misérable que tu nous prédis. Ajouter à cela autre chose me paraît superflu.

Enfin, de l'avis même de la Faculté, aucune thérapeutique ne nous est applicable. Pour ma part, je resterai donc ce que je suis et comme je n'ai pas la possibilité de faire des comparaisons, ni même l'envie d'en faire, je continuerai de préférer à la grâce de Vénus les charmes d'Apollon, content de mon sort et ne désirant pas en changer.

Ne me tiens pas rigueur, mon cher Paul, de la vivacité de ton de ces lignes et malgré ta décision d'espaier tes visites, ne m'abandonne pas tout à fait et conserve-moi ton amitié à laquelle je tiens beaucoup, malgré ce qui nous sépare.

Je reste ton vieil ami

François.

«*En*» est-il?

Par Philippe Marnier.

That is the question! Une question que l'on se pose chaque fois que l'on aperçoit n'importe où un visage sympathique ou même, simplement, une silhouette apparemment intéressante.

Ah! s'il «en» était, avec quelle facilité on «l'» aborderait, sûr de ne pas se heurter à un «bec». M. de la Palice n'aurait pas mieux dit! Tout de même, ce serait par trop facile et la vie deviendrait monotone si les cailles nous tombaient toutes rôties dans la bouche. Cependant, le doute subsiste: «en» est-il ou n'«en» est-il pas?

Telles sont sans doute les réflexions auxquelles se livrait Claude en pensant à Bernard dont il avait fait la connaissance il y a peu de temps dans une quelconque réception «mondaine» réunissant les notabilités de ce lieu de séjour campagnard.

Le revoir? Rien de plus facile. Le moyen le plus direct d'atteindre un but a toujours été la ligne droite. Alors, en avant! et sans détour... autant que possible.

Mais, laissons parler les personnages du petit roman mettant en scène Bernard et Claude, et où nous puisons ce qui suit:

«Bernard et Claude étaient allés jusqu'au moulin en passant par le chemin qui longeait le canal.

Le temps était orageux. Il faisait un de ces soleils brûlants, qui se consument trop vite et meurent dans une apothéose de nuages noirs, d'éclairs bleus et de pluie tramée.

L'herbe tournait au gris. L'horizon, un peu flou derrière les modulations de la chaleur, semblait monter du sol par sursauts et préciser ses lignes sur le bleu cru du ciel.

Des arbres tendaient leurs racines tarabiscotées dans la boue effritée des ruisseaux secs.

Excités par les libellules folles, les roseaux se heurtaient et laissaient courir un murmure de plaisir au-delà de leur masse mouvante.

Depuis quelques minutes, Bernard et Claude marchaient en silence.

— J'ai appris que vous alliez vous marier avec Bella, dit Claude tout à coup.

— Oui.

— Drôle d'idée.

— Elle est exactement la femme qu'il me faut, quoi que vous en pensiez

— Vous en êtes certain?

Bernard leva les yeux vers Claude: celui-ci l'observait en souriant. Gêné, Bernard se demanda comment il avait pu deviner ce que lui considérait comme une impression profondément intime.

— Je crois . . . oui . . .

— C'est amusant. J'aurais cru tout le contraire. Bella est charmante, très drôle, c'est vrai. Mais, enfin, ça n'est pas tout. Physiquement, elle n'a rien d'affolant . . .

— Cette question ne m'intéresse pas.

— Vous êtes partisan des amours platoniques?

— Non . . . mais l'amour peut exister sans désir physique.

— Ce que vous pensez là ne vient que de vous . . . Vous voulez vous raisonner vous-même, au fond. Vous aimez Bella en camarade, en amie. C'est tout . . . mais de là à en faire votre femme

Claude se mit à rire.

— . . . Elle n'est pas de bois, vous savez. Si vous ne lui donnez pas ce qu'elle veut, elle saura le chercher ailleurs . . .

— Vous me croyez incapable de la satisfaire?

Bernard avait parlé brutalement.

— Non . . . non . . . Mais si vous la négligez, ne serait-ce qu'un peu, et bien . . . elle . . . D'ailleurs c'est ce qui a fait casser son premier mariage

— Vous étiez au courant?

— Son mari était un de mes amis. C'est pour cela qu'elle ne m'aime pas beaucoup. Je sais tout ce qui s'est passé . . .

Bernard commençait à s'énerver et à trouver que la conversation prenait vilaine tournure. Il restait muet, cherchant un sujet qui put faire diversion. Mais il n'en trouvait pas et Claude continuait à lui démontrer qu'il n'était pas fait pour Bella, pas plus qu'elle n'était faite pour lui.

— . . . Elle a été heureuse de trouver un . . . Claude s'arrêta. Le seul mot qui lui venait aux lèvres n'avait rien d'aimable. Bernard termina lui-même la phrase:

— . . . un imbécile . . . Je sais . . . Je n'ai été qu'un imbécile. Mais je ne pouvais agir autrement . . . Elle m'a forcé, sans que je m'en rende compte. Elle a profité de la pitié que créait en moi le récit de sa vie passée . . .

Bernard parlait, parlait. Il ne prêtait pas attention à ce qui se passait autour de lui: il racontait tout ce qui lui était venu à l'idée depuis qu'il connaissait Bella. Et Claude écoutait avec attention.

Tout en parlant, ils avaient descendu un petit chemin pierreux bordé de chardons et arrivaient à l'immense prairie qu'ils voyaient tout à l'heure s'argenter sous le soleil intolérable.

Claude s'arrêta pour regarder tout autour de lui. Bernard ne parlait plus.

— Asseyons-nous un instant...

Toute une haie de peupliers montait la garde le long du pré. Ils choisirent un tronc large contre lequel ils s'appuyèrent.

— Si vous n'aimez pas Bella, pourquoi vous marier avec elle?

— Je vous l'ai dit, elle me subjugué, anéantit ma défense... Je ne peux rien contre elle...

Claude allait poser une question, mais il vit Bernard si nerveux qu'il se retint. Machinalement, il mit son bras contre celui du jeune garçon et lui prit la main.

Bernard ne bougea pas. Il tressaillit seulement: depuis qu'il était près de Claude un trouble jusqu'alors inconnu le gagnait. Il se sentait fébrile et sans force. Ses lèvres gonflaient de sang... Lorsque la main effleura la sienne, il ferma les yeux, ne sachant plus dans quel monde il vivait, ni quelle heure il était. La voix de Claude lui parvenait, mais de très loin...

— ... certain que vous n'aimez pas Bella, Bernard... Ne vous mariez pas, je vous en supplie. Vous avez fait cela parce que vous pensiez qu'il fallait que ça vous arrive un jour. Mais je sais que vous ne pourriez vous y habituer et que vous la rendriez encore une fois malheureuse...

Bernard sentit le bras de Claude passer derrière sa tête et une main lui courir le long du cou, des oreilles, dans les cheveux. Jamais celle de Bella n'avait été aussi douce. Jamais elle ne lui avait donné tant de plaisir.

— Pourquoi ne me regardez-vous pas? Est-ce que je vous fais aussi peur qu'elle?

Bernard sourit et à son tour prit la main de Claude.

— ... Vous pensez maintenant que le désir physique n'existe pas?

Bernard ne répondit pas.

Ils s'étaient rapprochés, l'un contre l'autre.

L'air devenait plus brûlant encore. Le soleil ne parvenait pas jusqu'à l'irréalité que créait leur plaisir... Et ils ne se défendaient plus de rien.

Le vent montait de derrière les peupliers, annonçant l'orage: déjà des nuages s'arrondissaient, se noircissaient prêts à crever.

L'herbe ondulait sa grisaille brillante et la poussière du chemin commençait à se soulever.

Bernard et Claude noyaient leur fatigue dans les bourrasques de la tempête qui s'approchait. L'un et l'autre ne disaient rien. Ils souriaient au ciel qui se tourmentait au-dessus d'eux, si calmes désormais, et, leur têtes l'une contre l'autre, ils essayaient de compter les moucherons volant en groupes serrés et tressautants.»

Et voilà! Pas plus difficile que ça! Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Que non pas! L'histoire a une suite, une suite tragique pour Bernard qui, comme tous les êtres sincères et sans expérience est, non seulement incapable de faire le mal, mais, et surtout, de le voir là où il est.

Mais, ceci est une autre histoire ou plutôt la suite dont nous parlions plus haut et que vous révèle Jean-Marie Preslier dans «Bernard et Claude» (Editions de la Tour du Guet, Paris), d'où est extrait le fragment publié ci-dessus.